

## Robert Walser ou la vocation de l'échec

**Contemporain de Rilke, reconnu comme un maître par Musil et Kafka, Robert Walser reste dans la littérature de langue allemande un cas isolé, paradoxal.**

Par PATRICK KÉCHICHIAN, [Le Monde](#), 21 juin 1985

À Marthe Robert revient le grand mérite d'avoir introduit en France l'œuvre de Walser en traduisant et préfaçant, en 1960, son troisième roman, Jakob Von Gunten (*l'Institut Benjamenta* dans la traduction française) (1).

Singulier et tragique destin que celui de Robert Walser, dont la vie entière semble avoir été, dès l'enfance, vouée à l'échec et au malheur. Né en 1878 à Bienne, en Suisse, il est l'avant-dernier d'une famille modeste de huit enfants. Sa mère mourra folle en 1894. L'un de ses frères aura le même destin. Un revers financier du père contraint Robert à entrer en apprentissage dans une banque à l'âge de quatorze ans. A partir de 1895, il mène une vie errante entre Bâle, Zurich, Stuttgart, où il est accueilli par son frère Karl, peintre et décorateur de talent. Son instabilité malade l'amène à changer sans cesse de domicile. Il exerce une multitude de métiers subalternes : domestique, employé de banque ou d'assurances, ouvrier dans une fabrique de tissus élastiques... En 1905, après être passé par une école de valets, Walser est engagé pour quelques mois dans un château de Haute-Silésie. L'année suivante, il rejoint Karl à Berlin.

Il écrit et publie coup sur coup ses trois romans de 1906 à 1909 et probablement d'autres qu'il détruira. *Les Enfants Tanner* ont été rédigés d'un seul jet en trois semaines, au début de l'année 1906 sans presque aucune rature. Considérant, comme il le dira lui-même plus tard, le roman comme "une forme beaucoup trop vaste pour son talent", Walser se limite à des proses, esquisses ou récits de petite dimension (2). Les sept ans qu'il passe à Berlin se soldent par un échec total. Déjà "malade à l'intérieur", il se brouille avec ceux qui peuvent l'aider et s'enfoncé dans la dépression. "Après quoi il rentra chez lui et s'installa à Bienne pour parachever autant que possible l'œuvre commencée et, si l'on peut dire, l'arrondir aussi généreusement que possible", écrit Walser lui-même, avec cette pudeur inimitable, quelques années plus tard.

Dans sa ville natale, il veut "passer aussi inaperçu qu'il se peut". Il continue cependant à donner ses chroniques aux grands journaux étrangers. Reprises en recueils, elles suscitent l'admiration de Musil, Max Brod ou Hermann Hesse. En 1920, dans un complet dénuement, Walser prend une place de second bibliothécaire à Berne. Il n'y tient que six mois et retourne à sa solitude. Son inspiration d'écrivain se tarit, et son dernier livre paraît à Berlin, en 1925.

### "Un monde en proie au rêve et au travail"

Après plusieurs tentatives de suicide et sur les instances de sa sœur Lisa, il accepte d'entrer, en janvier 1929, à l'hôpital psychiatrique de Waldau. En juin 1933, Walser est transféré à Herisau, dans un établissement analogue. Il passe ainsi les vingt-sept dernières années de sa vie sans plus écrire une ligne. Il meurt au cours d'une promenade. Des enfants le découvriront, étendu dans la neige, le 16 décembre 1956.

L'œuvre romanesque de Walser tient à la fois du récit d'apprentissage ou d'initiation - genre très prisé dans la littérature germanique - et, comme le notait justement Marthe Robert, reprenant une analyse de Walter Benjamin, du conte de fées.

Simon, personnage central des *Enfants Tanner* et double transparent de l'auteur, jeune homme intelligent et loquace mais instable, s'applique, au cours d'une errance inscrite dans un cycle de saisons, à mettre en acte et à conforter sa vision du monde, "un monde en proie au rêve et au travail". Seul ou accompagné de l'un de ses deux frères ou de sa sœur - image maternelle et aimante, présente dans les trois romans, renvoyant à Lisa, la sœur réelle de l'écrivain, - Simon partage un temps qu'il ne compte pas entre l'oisiveté, le vagabondage et les petits emplois dans lesquels il ne tient jamais bien longtemps : "Il y avait quelque chose de beau, comme une idée de débarras et de rémission, dans ce passage du temps." Tour à tour emporté ou serein, exalté ou déprimé, le héros se laisse guider par ses états d'âme et disserte longuement sur lui-même et sur le monde. "On s'émerveillerait de tout si on sentait tout, car il ne peut pas y avoir une chose qui serait merveilleuse et l'autre pas."

La prose de Walser est comme jaillie d'un état de rêve éveillé ou de semi-conscience, "apparemment sans intention", loin du souci de la cohérence narrative. Accumulant les hésitations, ne reculant pas, quelquefois devant les métaphores abstraites (comme le notait Kafka, comparant en cela Walser à Dickens), cette prose contient aussi d'admirables richesses, des moments de grâce.

Les personnages n'ont que l'épaisseur de leur parole. Ils parlent sans fin, entraînés, dépassés parfois par les vagues de leurs discours qui les révèlent à eux-mêmes, à leurs interlocuteurs en même temps qu'au lecteur. Envahi par la passion de se dire, Simon traverse les situations, accumule les expériences et tire un enseignement qu'il restitue aussitôt. Il reste en marge d'un ordre social qu'il ne lui vient pas à l'esprit de contester. Mais la marginalité est-elle bien le lieu où il veut se tenir ? Avec toute la force de son impuissance, n'appelle-t-il pas de ses vœux une hiérarchie immuable, intangible, dans laquelle il pourrait enfin s'insérer ? Walser, par la voix de son héros, récuse, avec une sublime insolence, l'injonction que tout ordre social semble porter : gravir les échelons de l'édifice, diriger son regard et son désir vers les sphères plus hautes.

Simon ne cherche pas à forcer, encore moins à maîtriser la figure du destin ; il veut au contraire que sa vie en soit le dessin, l'exaucement le plus accompli : "Il y a beaucoup de destins différents et mon premier geste est de m'incliner devant eux."

Plus proche de *L'Homme à tout faire* (3) que de *L'Institut Benjamenta*, récit à la limite du fantastique, *les Enfants Tanner* décrit la courbe descendante d'une étrange initiation. Visant à n'être rien, à n'être que ce "zéro tout rond" dont parle Jakob, le héros de *L'Institut Benjamenta*, Simon y met la même scrupuleuse attention, la même rigueur que l'assoiffé de réussite mettrait à atteindre son but.

---

(1) *L'Institut Benjamenta*, traduit et préfacé par Marthe Robert ; Edit. Grasset, 1960 ; repris en 1981 chez Gallimard dans la collection "l'Imaginaire".

(2) Il n'existe pas de recueil des proses de Walser en français. On peut se reporter aux revues suivantes qui ont publié certains de ces textes : N.R.F., avril 1966 et janvier 1972 ; *l'Ephémère* n° 19-20, 1972-1973 ; *Revue des Belles-Lettres*. Genève. N° 1, 1974 ; *Argile*, n° 11, automne 1976.

L'œuvre complète a été publiée en 1966 en 12 tomes, aux éditions Kossodo (Genève et Hambourg), et une nouvelle édition est sortie chez Suhrkamp en 1978, grâce aux travaux des archives Robert Walser, Fondation Carl Seelig, Beethovenstrasse 7, CH 8002 Zurich.

(3) *L'Homme à tout faire*, traduction et postface de Walter Weideli ; édit. L'Age d'homme, Lausanne, 1974.

PATRICK KÉCHICHIAN.